

L'Afrique entre Dieu et dieux : le mouvement pendulaire de la foi

Assouman Bamba, Université de Bouaké (Côte d'Ivoire)

Abstract

Gods and God in Africa, the faith dilemma

The religious spirit is a constant thought that crosses all the cultures of humanity. Every people of the world without consulting with the others have an innate manner, the intuition of the divine belief that translates in a precise terminology. Since the divine is plural in animist practices of traditional societies in Africa with a wide range of gods with diverse functions; all the gods are under the control of a supreme God, who is perceived in today's modern Africa as a unique God without any assistants. One can thus observe an interpenetration of the exclusive religious methods that shake constantly between the gods of the animistic, the God of the monotheists and without the God of Buddhism. This religious syncretism installs a deterioration of the faith that corrupts the values in Africa.

Résumé

L'esprit religieux est une constante qui traverse toutes les cultures de l'humanité. Chaque peuple du monde, sans consulter les autres, a, de façon innée, l'intuition du divin que traduit une terminologie précise. Alors que le divin se dit comme pluriel dans les pratiques animistes des sociétés traditionnelles d'Afrique avec un panthéon riche de dieux variés aux fonctions diverses que cordonne un Dieu suprême, il se vit de plus en plus dans l'Afrique dite moderne d'aujourd'hui comme un singulier sans assistants. On peut ainsi observer une interpénétration des modes religieux exclusifs qui vacillent constamment entre les dieux des animistes, le Dieu des monothéistes et le sans Dieu du bouddhisme. Ce syncrétisme religieux installe un pourrissement de la foi qui pervertit les valeurs en Afrique.

Que Dieu soit ou existe ne semble pas faire de doute. Son idée traverse toutes les cultures du monde et son être est pris en charge dans toutes les langues humaines par un vocabulaire adéquat. Selon les langues, il est Yéégo, Lago, Gnamien-gbli, Dieu, God, Zeus, Allah, Yahwé, etc. Mais ni les Koulango, ni les Bété, ni les Baoulé, ni les Français, ni les Anglais, n'ont eu à se consulter avant de lui attribuer ce nom. Toutes ces dénominations non concertées suggèrent que chacun le sent en lui en toute certitude comme ayant toujours existé sans savoir comment ni à partir de quand.

Ce qui fait débat, c'est son mode d'existence et les voies d'accès à son être. Pour les uns, il est Unique et retiré dans un ailleurs qu'il s'est aménagé. On entre en contact avec lui à travers toute réalité qu'il a créée et qui manifeste sa présence et sa puissance. Dans ce cas on parle d'ani-

misme qui voit Dieu dans tout. Pour les autres, il est Unique et on ne peut l'approcher que par la voie, tout aussi unique, d'une religion qu'il a inspirée à un messager. Cette position est celle des religions abrahamiques dites monothéistes. Pour certains autres enfin, Dieu est une entité unique qui, après avoir créé l'homme s'est fondu en lui sous forme d'énergie spirituelle à éveiller constamment. On parle de religion d'éveil ou de religion sans Dieu. Chaque type de religion a, dans une démarche exclusive, ses espaces d'exercice, ses procédures d'exécution du culte, et ses interdits. Le péché impardonnable pour chacune de ces religions serait de reconnaître les autres qui ne sont que de simples impostures qui abusent de l'image de Dieu. Le Coran le dit explicitement dans plusieurs de ses passages : « *Certes Allah ne pardonne pas qu'on Lui donne quelqu'associé. A part cela, Il pardonne à qui Il veut* »¹.

On remarque cependant que toutes ces religions partagent l'espace spirituel de l'Afrique dans une parfaite collaboration horizontale. Le même Africain croyant peut partager toutes ces sortes de manifestations de la foi avec une égale ferveur. Peut-on percevoir là le signe d'une originalité religieuse qui infléchirait l'exclusionnisme des religions sectaires ? Une telle pratique du mixage des genres peut-elle sérieusement contribuer au raffermissement de la foi ? Ne traduit-elle pas plutôt un effritement, un pourrissement de la foi conduisant à un déficit de la foi aussi bien en soi qu'en autrui ?

1. Les luttes de suprématie entre les genres religieux en Afrique

Aucune preuve matérielle ne peut attester de l'existence de Dieu. Mais tout dans le comportement des hommes donne la preuve matérielle que Dieu existe. Rien ni dans l'attitude des hommes ni dans la nature ne prouve l'existence matérielle de Dieu. L'existence de Dieu ainsi se résout dans un acte de foi dont différentes religions se disputent la « propriété » exclusive. En Afrique, cette lutte est assez tenace entre les religions polythéistes et les religions monothéistes d'une part et d'autre part entre les deux grandes religions révélées que sont le Christianisme et l'Islam.

A. La guerre pour le contrôle de Dieu et des hommes

Le seul verbe accrédité par les religions pour traduire notre rapport au divin est le verbe croire qui signifie avoir foi en..., faire confiance à... Avoir foi, c'est croire fermement en quelqu'un ou en l'existence de quelque chose à défaut de pouvoir l'expérimenter matériellement. On croit quand on est sûr de l'existence d'une chose ou d'un être dont on est incapable d'en rendre compte par des preuves matérielles parce que retiré dans une zone inaccessible à toute expérience humaine. Le verbe croire qui exprime une assurance inébranlable est un verbe de doute aussi. Il porte en son âme convaincue un doute indélébile et non convainquant. Le terme croire bénéficie alors de l'heureuse ambiguïté de pouvoir désigner à la fois la ferme assurance de l'existence d'un être ou d'une chose et en même temps le doute sur son existence réelle. Mais malgré cette assurance incertaine, cette certitude qui vacille, on se fait à l'idée que Dieu est en toute certitude du côté où nous

nous trouvons, dans la religion de notre obéissance. Ce qui met en scène une violente confrontation entre diverses certitudes opiniâtrément convaincues de la vérité de leur foi, notamment le monothéisme venu d'Orient et d'Occident sous les noms d'Islam et de Christianisme et le polythéisme local sérieusement heurté dans son être.

La violence et le ton de ce heurt se disent sous le discours des religions révélées selon lesquelles l'Africain ne connaîtrait pas Dieu. Il n'aurait pas de religion non plus. Elles estiment que la véritable religion c'est la conscience qu'a l'homme d'une puissance supérieure par rapport à laquelle il se pose comme un être plus faible, plus humble. Autrement dit, la religion commence par la conscience qu'il existe quelque chose de supérieur à l'homme. Cette conscience n'existerait pas chez les Nègres qui seraient des magiciens. Or, dans la magie, on ne trouve pas la représentation d'un Dieu, d'une foi morale ; mais pour elle, l'homme est la puissance la plus haute, ayant vis-à-vis de la force de la nature l'attitude de commandement. Il n'est donc pas question d'honorer Dieu en esprit, mais de contrôler les mystères de l'existence par des procédés bien établis. Cette conception trouve sa systématisation philosophique chez Kant qui souligne qu'« *on peut ramener toutes les religions à deux : celle qui recherche des faveurs (religion de simple culte) et la religion morale, c'est-à-dire de la bonne conduite* »². C'est du côté de la première dite religion cultuelle qu'il classe le Nègre qui se flatterait que Dieu peut le rendre meilleur sans qu'il ait autre chose à faire qu'à l'en prier. Pour cela, il centre son attention sur le sacré extérieur, tel qu'il peut être condensé en des choses, des gestes, des paroles dont l'action peut contraindre Dieu à le servir. Mais selon Kant, il n'y a pas de religion là où gestes et formules ne sont que des procédés pour contraindre des forces obscures à nous servir. Dans l'*Emile*, Rousseau exigeait déjà qu'on ne demande pas de faveurs à Dieu. Lui demander de faire des miracles en ma faveur, « *c'est vouloir qu'il fasse mon œuvre et que j'en recueille le salaire* »³. Mais, selon Kant, suivant la religion morale, c'est un principe fondamental que chacun doit, selon ses forces, faire son possible pour devenir meilleur et ce n'est que lorsqu'il aura employé sa disposition originelle au bien, pour devenir meilleur, qu'il peut espérer que ce qui n'est pas en son pouvoir sera complété par une collaboration d'en haut. Et il n'est pas seulement nécessaire que l'homme sache en quoi elle consiste : « *Il n'est pas essentiel, ni par suite nécessaire à quiconque, de savoir ce que Dieu fait ou a fait pour son salut* »⁴. Il faut tout simplement savoir ce que l'on doit faire pour se rendre digne du secours de Dieu : se mettre à son service sans réserve.

Cette ligne d'attaques dépréciatives des adeptes du christianisme est prolongée par l'Islam qui voit dans les religions polythéistes, dont celles d'Afrique, l'incarnation du péché incommensurable qu'est l'associationnisme. Selon le Coran, « *l'association est plus grave que le meurtre* »⁵ et de préciser que les Associateurs sont « *ceux qui associent à Allah d'autres que Lui ; cela comprend ceux qui adorent et vénèrent les idoles, les astres, les intermédiaires, les Anges, les héros, les grands hommes, etc.* »⁶. Ces deux discours du coran auxquels restent solidaires les propos des philosophes Kant et Rousseau montrent bien que les adeptes des religions révélées n'admettent pas l'existence d'autres formes d'expressions religieuses qu'ils associent au diable. Dans cet esprit de diabolisation, les prêtres traditionnels appelés komian en

pays akan⁷, garants et principaux animateurs des religions polythéistes, sont dépréciés sous l'expression péjorative de sorciers dont la pratique consisterait à manipuler les forces surnaturelles pour peser sur le cours de la vie des autres « *par le truchement de rituels où intervient l'usage des objets matériels et des incantations verbales* »⁸. Sachant que le subconscient des sociétés et des individus est hanté par la crainte de la sorcellerie, les religions révélées, agissant en psychologues, poussent l'imagerie populaire à représenter les religions polythéistes comme de nature diabolique.

Les prêtres traditionnels sont désignés du nom répressif de sorciers justement et précisément parce qu'en réalité ils sont des résistants réfractaires aux nouvelles religions dominantes que sont devenues l'islam et le christianisme. Par leurs pratiques jugées subversives, ils sont accusés de perpétuer les anciennes religions traditionnelles qu'on veut voir mourir. La force répressive des religions nouvelles les pousse à la clandestinité. Ainsi, en face des religions dominantes célébrées « *en pleine lumière, va se maintenir à travers les âges un culte nocturne aux divinités vaincues. Il y avait là une révolte religieuse qui ne dit pas son nom* »⁹. Si cette bataille n'est pas soutenue par une stratégie de subordination, par des motivations autres que religieuses, on comprendrait alors mal son opportunité et l'agressivité de son ton au regard même du contenu de message de certaines prescriptions coraniques. Le Coran, dans une sorte d'exhortation à la clémence et à la tolérance religieuse, mentionne qu'il ne revient à aucun humain de juger les actes d'autres humains. Ce privilège est le partage exclusif du Tout-Puissant comme le recommande cette sourate : « *.... patientez donc jusqu'à ce qu'Allah juge parmi nous car Il est le Meilleur des juges* »¹⁰. D'où vient que les musulmans outrepassent cette prérogative dévolue à Allah pour porter un jugement de valeur sur la qualité de la foi d'autrui, fut-ce un polythéiste africain ?

A les regarder de près, dans leur forme comme dans leur structuration, le monothéisme et le polythéisme ne sont en rien tout à fait différents. Ils se reconnaissent en une même racine affirmative qui les irrigue. Ils sont traversés par le même souffle qui requiert une attitude de révérence craintive et un sentiment de dépendance à l'égard d'une réalité incontrôlable, mais essentielle au point de vue vital. Ils proclament tous, avec des variances dans les voies, l'unicité de Dieu.

On pourrait ainsi relever que, derrière les images éclatées de Dieu qui peuplent les polythéismes, se trouve un principe suprême. En pays koulango¹¹ par exemple, sans nier les autres dieux, on peut donner à la figure de Yéégo tous les caractères que le monothéisme reconnaît à Allah, à Yahvé. Pierre Henri Gravrand conceptualise fort bien cette réalité. Il affirme que « *même si le culte populaire a polarisé l'attention sur les dieux secondaires, la pensée religieuse africaine va jusqu'à un Grand Dieu. L'exemple dahoméen éclaire le rapport qui existe entre le Dieu suprême et les dieux secondaires ou les Esprits auxquels il donne le gouvernement ordinaire du monde* »¹². Avec Gravrand, on pourrait parler véritablement d'une chefferie céleste sous l'autorité du Grand Dieu. Les fonctions de ces dieux secondaires est de gérer le quotidien des hommes sur la base des cahiers de charges que le Dieu suprême leur a élaboré pour les orienter et les canaliser dans leurs spécialités. Ils servent dès lors de lien de communication entre les hommes et le Dieu

suprême. Leur fonction est similaire à celle assigné aux prêtres, aux pasteurs et aux imams qui constituent le clergé, c'est-à-dire les ministres de Dieu. Ils officient les prières et les cérémonies sacrificielles qui sont des modes de communication avec le divin, des voies d'accès au sacré par lesquelles les fidèles se proposent de gagner ses faveurs.

Il en va des Dahoméens comme de la plupart des peuples africains traditionnels. Dans leur culture, on a affaire à des religions aux dieux multiples où les ancêtres disparus viennent continuellement enrichir le panthéon. Selon Vincent Mulago qui appuie son analyse sur le peuple bantou, cela se constate à la place qu'occupe le cimetière dans la vie d'un village Bakongo¹³. Sans le cimetière, le village n'aurait guère de stabilité, car c'est là que l'ancêtre a précédé ses descendants, et c'est là que ceux-ci le suivront¹⁴. Ainsi, chez les Bakongo, l'homme est non seulement l'héritier, mais aussi le continuateur de l'œuvre des ancêtres. On peut ainsi voir avec Mulago, et surtout avec Gravrand que dans les religions traditionnelles africaines, derrière le polythéisme apparent et un panthéon riche de dieux, d'esprits, de génies et d'ancêtres, s'affirme fondamentalement la croyance en un Etre suprême unique dans sa transcendance absolue. Alors, contrairement aux allégations des religions monothéistes tendant à disqualifier l'être authentique des religions polythéistes et à faire de l'Afrique une terre de magie et de sorcellerie, ce continent démontre que la religion en tant que système de croyances organisant la vie des individus se réalise simplement en des formes multiples différentes les unes des autres sans qu'aucune ne soit La religion.

Des indices historiques et bibliques montrent que le continent africain n'a jamais été ce que les religions abrahamiques ont toujours vu en lui et veulent que les autres voient en lui : une terre d'où Dieu a toujours été absent. Tout indique que l'Afrique est la terre de Dieu et le refuge de ses messagers. Moïse, le prophète du judaïsme, première religion abrahamique, y est né, précisément en Egypte¹⁵. Tout aussi biblique est l'exemple de Jésus Christ qui, dans une sorte de pèlerinage de murissement en vue de l'accomplissement de sa prophétie, va se ressourcer en Egypte, lieu de naissance de son prédécesseur Moïse pour être oint du message divin et en recevoir tous les attributs¹⁶. Pour ce qui est de l'Islam, « *les premiers musulmans aussi, pour échapper aux persécutions des idolâtres mecquois, se sont réfugiés en Afrique (Ethiopie), selon les recommandations du Saint Prophète de l'Islam. Ces aspects démontrent que l'Afrique est la terre de refuge pour l'humanité et pour les élus de Dieu* »¹⁷. Dieu est signe et c'est par signe qu'il se fait entendre et connaître. Il se fit connaître comme tel en terre africaine qui se pose ainsi comme le lieu de protection et de ressourcement de ses envoyés. L'Afrique est dès lors le lieu à partir duquel s'est diffusé le message symbolique de l'Etre et de la présence de Dieu.

Un regard centré sur l'essentiel de ce discours qui est la foi en un Dieu créateur de toute chose permet de soupçonner que ce qui se joue à travers la dépréciation des religions traditionnelles africaines c'est la lutte de positionnement des cultures. Il s'agit d'une lutte pour le contrôle spirituel des âmes africaines à soumettre à une logique culturelle ordonnée à des ambitions économiques. On pourrait parler d'un impérialisme spirituo-culturel

dont la visée est l'hégémonie de l'économie des Etats parrains du Dieu venu d'Orient et d'Occident ; deux pôles qui se livrent à un duel fratricide.

B. La bataille intestine des sœurs jumelles

Malgré l'évidence des preuves montrées par Dieu pour présenter l'Afrique comme la terre de fermentation et de murissement de la prophétie, les Arabes, tout comme les Hébreux, tiennent les Noirs pour des esclaves de naissance, selon une volonté attribuée à Dieu. Les premiers, « *les Arabes, première branche du peuple sémite par Ismaël, premier fils d'Abraham, étaient parfaitement au fait des mythes fondateurs construits par leurs Ancêtres, pour asseoir les fondements de la tradition du peuple sémite. Ils ont eu la même conception que les Hébreux et furent les premiers à réduire les Noirs à l'esclavage avant le VII^{ème} siècle* »¹⁸. Pour exclure les religions africaines traditionnelles de l'espace de la spiritualité, les religions monothéistes ont procédé carrément à la privatisation du Dieu le père, créateur de toutes choses. Dieu n'est plus celui de toutes les nations humaines, mais spécifiquement celui d'Israël, indiqué comme la nation élue de Dieu, de Rome et d'Arabie.

Dans cette privatisation de Dieu, les autres nations sont coupées de l'alliance avec Dieu. Plusieurs versets du chapitre 17 de la Bible, notamment de 1 à 22, de genèse excluent les autres nations de l'alliance de Dieu. Cela veut dire que tous les prophètes qui ne sont pas de la descendance d'Abraham sont faux. Mais l'incompréhensible, c'est le fait que l'alliance ne concerne pas les descendants d'Ismaël, premier fils d'Abraham, ancêtre des Arabes. Seuls les descendants d'Isaac, à travers Jacob appelé Israël, dont les douze enfants représentent les douze tribus d'Israël, sont considérés comme les seuls enfants bénis et élus de Dieu. Ainsi, les seuls prophètes qui comptent pour les Juifs sont ceux dont l'ancien Testament fait mention. C'est pourquoi, même Jésus le Christ, Fils de Dieu, est écarté de la liste des vrais prophètes mandatés par Dieu. Cela explique aussi que, le prophète de l'Islam, Mohammad, bien que descendant d'Abraham par Ismaël, et annoncé comme le dernier prophète par les Juifs, ne soit pas reconnu comme un prophète véridique et authentique par les Hébreux. « *Les Juifs annonçaient aux idolâtres arabes l'arrivée d'un des leurs comme prophète. Mais quand vint Muhammad (pbAs), ils le désavouèrent* »¹⁹. Si l'héritage religieux d'Abraham est sélectif parmi sa propre descendance, comment pouvoir parler de prophètes qui seraient issus d'autres peuples ?

La guerre est ainsi ouverte entre les religions polythéistes depuis le début et se poursuit en Afrique avec une intensité meurtrière entre les deux camps dont la véridicité prophétique est contestée par les Hébreux : le christianisme et l'Islam. Cette dernière, inscrivant son être dans la continuité révélationnelle qui trouve son point de départ chez le patriarche Abraham, se pose comme le sceau de la révélation et la vérité de la prophétie. Son prophète est donc celui qui porte la dernière version de la volonté révisée d'Allah qui s'est accordé l'initiative de la parole pour la dernière fois dans le souci de situer les hommes sur la vérité de son être et de son dire. Il dit : « *Et sur toi (Muhammad) Nous avons fait descendre le Livre avec la vérité, pour confirmer le Livre qui était là avant lui et prévaloir sur lui...* »²⁰.

En opposition ouverte au christianisme, l'islam se pose clairement comme la meilleure religion en donnant ses adeptes à voir comme les élus de Dieu. Ils se définissent comme étant ceux qui sont sur le droit chemin et qui suivent les recommandations de Dieu qui les reconnaît comme tels : « *Vous êtes la meilleure communauté qu'on ait fait surgir pour les hommes. Vous ordonnez le convenable, interdisez le blâmable et croyez en Allah. Si les gens du Livre croyaient, ce serait meilleur pour eux* »²¹. L'expression « *Les gens du Livre* » désigne en général tous ceux qui se réclament de posséder un Livre révélé, les musulmans inclus. Mais au sens strict et même péjoratif, elle renvoie principalement aux Juifs et aux Chrétiens. Ils sont considérés comme des hommes à la foi inauthentique dont le contenu est supplanté par un nouveau message réajusté auquel ils refusent d'adhérer dans un acte de rébellion assumée. Le Coran les subsume sous la notion diffamatoire, aux visages et usages divers, de mécréants. Ce terme s'applique particulièrement aux chrétiens qui sont explicitement ciblés par la nomination descriptive que voici : « *Certes sont mécréants ceux qui disent : 'Allah, c'est le Messie, fils de Marie !'* »²². Mais, de son côté aussi, le christianisme se définit lui-même comme la seule et vraie religion en laquelle Dieu se reconnaît. Il est l'unique religion qui vaille ; l'islam n'étant à ses yeux qu'une simple escroquerie spirituelle. La confrontation se fait frontale et se veut violente entre les deux sœurs jumelles que d'importants enjeux économiques et hégémoniques opposent.

Le véritable enjeu de ces oppositions entre religions de la même lignée abrahamique, est moins spirituel qu'économique. Ces religions ont servi de base et d'arguments à toutes les politiques coloniales. La traduction la plus expressive de ces politiques se lit dans ce discours de Léopold II, roi des Belges, devant les missionnaires se rendant en Afrique, et précisément au Congo : « *Révérands pères et chers compatriotes. La tâche qui vous est confiée est très délicate à remplir et demande du tact (...). Le but principal de votre mission au Congo n'est donc point d'apprendre aux nègres à connaître Dieu (...). Votre rôle essentiel est de faciliter leurs tâches aux administratifs et aux industriels (...), vous veillerez entre autre à désintéresser nos sauvages des richesses dont regorgent leur sol et sous-sol, pour éviter qu'ils s'y intéressent, qu'ils ne nous fassent pas une concurrence meurtrière et rêvent un jour de nous déloger. Votre connaissance de l'évangile vous permettra de trouver facilement des textes recommandant aux fidèles d'aimer la pauvreté, tel par exemple "heureux les pauvres car le royaume des cieux est à eux. Il est difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux". Vous ferez tout pour que les Nègres aient peur de s'enrichir pour mériter le ciel* »²³.

Pour atteindre ce but, il faut marquer l'homme noir au fer, il faut le déshumaniser pour pouvoir disposer de lui et de ses biens sans que la conscience humaine n'ait à souffrir d'aucun cas de conscience. Il faut le déposséder de lui-même et de ses biens. Il s'agit d'un sauvage ; aucun droit n'est rattaché à son être. L'Eglise catholique romaine le prouve assez bien, elle qui reprend l'injustice religieuse pour la prolonger avec d'autres accents. Elle n'a renié aucun aspect des préjugés et calomnies formulés contre la race noire. D'ailleurs, presque tous les pères de l'Eglise s'évertueront à réaffirmer cette réalité. C'est le cas du prêtre Las Casas qui, pris de pitié pour les Indiens

d'Amérique, chez qui il a découvert une âme, a poussé les conquistadors espagnols à aller chercher, pour les remplacer, les Africains destinés à toutes les servitudes. Cham, fils de Noé, l'ancêtre de l'homme noir, selon les Judéo-chrétiens, a été maudit pour avoir commis une faute. Sa descendance doit purger sa peine par le lien de sang. C'est un héritage biologique que l'ancêtre lui a laissé. Il doit se l'approprier pour l'assumer. En 1454, le Pape Nicolas V, père de l'Eglise apostolique et romaine, demande au monde éclairé de réactiver ce pacte. Il adresse une bulle au roi du Portugal, Alphonse V, alors maître du monde, l'autorisant, ou plus précisément lui ordonnant de réduire les Noirs en esclavage, afin de servir l'homme blanc et d'être convertis au Christianisme, pour les faire entrer dans la civilisation du maître. « *Nous avions jadis, par de précédentes lettres, concédé, au Roi Alphonse, entre autres choses, la faculté pleine et entière d'attaquer, de conquérir, de vaincre, de réduire et de soumettre tous les sarrasins, païens (Noirs) et autres ennemis du Christ où qu'ils soient, avec leurs royaumes, duchés, principautés, domaines, propriétés, meubles et immeubles, tous les biens par eux détenus et possédés, de réduire leurs personnes en servitude perpétuelle (...)*²⁴. Pour faciliter la main basse sur les biens de ces « autres ennemis du Christ », il faut préalablement saper l'esprit du peuple africain en sabordant les religions traditionnelles en lesquelles il s'exprime et les remplacer par de nouvelles religions auxquelles les Africains sont complètement étrangers.

La chasse aux âmes égarées des païens africains est ouverte. Il faut capturer et dompter le maximum d'esprits errants pour les rendre à Dieu. Par diverses méthodes, le christianisme et l'islam recrutent dans les « *rangs de Satan, du diable africain* » qui est en train d'infecter, de souiller la pureté du royaume de Dieu sur terre. L'islam dresse sa tente au Nord de l'Afrique pour amorcer la purification du continent par voie descendante. Des Etats islamiques se créent avec des constitutions qui s'appuient sur les lettres coraniques²⁵. On parle du Maghreb arabe interdit aux « mécréants » chrétiens. La quantité, la qualité et le volume des mosquées affichent la fiche signalétique religieuse et la ferveur islamique de la zone. Quant au christianisme, il bivouaque au Sud de l'Afrique, et par escaliers croissants, remonte le continent pour conquérir et délivrer les âmes noires damnées. Des nations d'obéissance chrétienne naissent sur son parcours Chaque religion délimite bien son territoire spirituel et politique pour le mettre hors de la souillure de l'autre considérée comme satanique et dont l'esprit désincarné rôde. Les églises, les temples et les mosquées se font face dans une défiance belligérante. Leurs fidèles de plus en plus fanatisés ou déjà fanatiques évitent soigneusement le voisinage de la foi, voisinage qui devient une pure provocation. C'est la guerre sans concession des tranchées religieuses qui trouve son expression radicale dans l'établissement d'écoles confessionnelles chrétiennes et musulmanes.

Dans l'espace philosophique, Platon, avec l'esprit de rigueur conceptuelle qui le caractérise, comprit le premier que la meilleure façon d'épargner la société de la corruption, c'est de la couper à sa racine de ceux qui sont déjà corrompus. Autrement dit, il faut séparer les bourgeons frais et sains de la société de la proximité morale avariée des feuilles jaunies ou en voie de l'être²⁶. Cela revient à dire qu'il faut mettre les jeunes pousses dont l'innocence permet tous les espoirs de pureté, de probité morale à l'écart des attitudes viciées des adultes. Un tel esprit de conservation de la pureté

des enfants de la cité a conduit Platon à concevoir un projet d'éducation qui se propose de les modeler de sorte à en faire sortir un nouveau type de citoyen différent du modèle déjà disponible. Ce faisant, il initie et installe une nouvelle cité qui ne doit rien, dans ses mœurs ou valeurs, à celle qui existe déjà. Il s'agit, non pas d'une création ontologique de cité, mais d'une création éthique et morale de citoyens.

La trouvaille de Platon inspire les créateurs d'empires religieux en Afrique. Des écoles missionnaires se mettent en place pour prendre en charge la configuration spirituelle des enfants sur une base chrétienne. Dans un contexte où les adultes résistent à la pénétration d'une religion qui ébranle l'ensemble des structures socio-traditionnelles, il s'agit de s'attaquer aux obstacles socioculturels du monde africain en faisant découvrir aux jeunes l'irrationalité des pratiques ancestrales. Il faut réduire les comportements traditionnels à des représentations archaïques et rétrogrades. « *Dans la stratégie missionnaire, l'école est le champ de bataille où l'on fait surgir une élite en rupture avec le paganisme africain. C'est un pari sur l'avenir* »²⁷ dans la mesure où elle va provoquer la mise en place d'un nouveau monde en opposition avec l'ordre établi depuis des millénaires. Plus précisément, il s'agit d'une juxtaposition de deux modes de vie étrangers l'un à l'autre où les enfants ne tiennent plus des parents, mais de l'étranger qui en devient le précepteur principal. Ces écoles administrées par des missionnaires, généralement blancs, dispensent un enseignement confessionnel qui oriente l'enfant à la compréhension et à l'adoption du message de Jésus. Tout s'y fait sous le parrainage du Christ, Fils unique par qui l'on va au Père Unique. A ces écoles d'inspiration chrétienne répondent les écoles coraniques ou médersas où se réalise le formatage religieux de ceux que Dieu a sauvés en leur donnant le privilège d'être musulmans. Tout s'y déroule conformément à la lettre du Coran. Que ce soit les écoles missionnaires ou les médersas, l'unique but de l'éducation est de couper les enfants de leurs parents en ne donnant pas à ceux-ci l'occasion de transmettre à ceux-là les valeurs liées à leur système religieux. Il s'agit d'effacer l'ordre établi sur les principes religieux traditionnels pour en installer un autre étranger aux parents et que seuls contrôlent les enfants. Ceux-ci deviennent ainsi étrangers à leurs propres parents et à leur monde²⁸.

Les enfants sont désormais parents d'eux-mêmes dans l'abandon systématique du mode d'être de leurs parents qui ne sont plus, car le nouveau monde ne les reconnaît pas et ils ne s'y reconnaissent pas. Un nouveau monde est né avec les enfants ; l'ancien, celui des parents est mort dans un déchirement tragique que nous communique la Grande Royale. « *L'école où je pousse nos enfants tuera en eux ce qu'aujourd'hui nous aimons et conservons avec soin, à juste titre. Peut-être notre souvenir lui-même mourra-t-il en eux (...). Ce que je propose, c'est que nous acceptions de mourir en nos enfants et que les étrangers qui nous ont défaits prennent en eux toute la place que nous aurons laissée libre (...). Mais, gens des Diallobé, souvenez-vous de nos champs quand approche la saison des pluies. Nous aimons bien nos champs, mais que faisons-nous alors ? Nous y mettons le fer et le feu, nous les tuons. Nous voudrions bien les manger, mais nous les enfouissons en terre* »²⁹. La Grande Royale s'est donnée l'illusion d'un choix qu'elle n'a pas eu en réalité. La tornade qu'elle a annoncée avec les étrangers qui en

imposent aux hôtes l'a embarquée dans un violent tourbillon économique. Chrétiens et musulmans se sont voulus religieux. Mais les dividendes de la bataille d'occupation qu'ils se livrent sous divers modes en Afrique ont une visée et une réalité plus économique que spirituelle. Occupés à rentabiliser économiquement leur conquête, ils ont oublié la dimension spirituelle de ceux qu'ils ont conquis. Ceux-ci s'en servent comme ils peuvent dans un mouvement en balançoire qui va des dieux au Dieu et de celui-ci à ceux-là en retour.

II. Le mouvement pendulaire de la foi en Afrique

Les mouvements des prosélytes musulmans, chrétiens et bouddhistes dans la conquête spirituelle du monde trouvent leur point de rencontre au cœur du continent africain, dans une sorte de foire religieuse.

A. L'Afrique, une foire aux foies

Dans sa progression vers le Nord à partir du Sud du continent, le christianisme perd progressivement sa vigueur ascensionnelle. Sa force de pénétration s'émousse. Dans son expansion vers le Sud, l'islam s'essouffle. Sa capacité de captation des âmes s'étirole. En somme, le christianisme et l'islam, après avoir délimité des « *territoires religieux* » aux frontières non étanches, en arrivent à perdre leur souffle. Il y a une déperdition stoppante de leur énergie qui les pousse à ne pas pouvoir couvrir convenablement tout le continent. Cela a pour effet de faire de la partie centrale de l'Afrique une zone de non droit spirituel où toutes les religions ont droit de cité. Il ne serait pas malheureux de parler d'une foire aux foies. Toutes les religions s'y rencontrent dans leur diversité radicale sans se repousser ou se persécuter. La guerre n'y est pas à l'ordre du jour. Les unes s'installent en face des autres dans un esprit de respect religieux. Chacune est la voisine de l'autre. L'espace ne se refuse à personne ; il y a de la place pour tout le monde et tout le monde se sent bien dans le voisinage de tout le monde. Cette cohabitation harmonieuse installe un esprit d'œcuménisme que le temps solidifie. Mais l'œcuménisme n'est pas à entendre à en son sens courant de vaste mouvement visant à rassembler les Eglises chrétiennes en une seule, d'ensemble des efforts visant à l'unité visible des églises qu'a voulu le Christ. Il déborde le cadre des églises chrétiennes pour promouvoir des actions communes, des cultes communs entre les diverses confessions religieuses en dépit des différences doctrinales qu'elles affichent. Il désigne ainsi un vaste mouvement religieux tendant à poser en asyndète toutes les confessions religieuses, de quelque obédience quelles soient, dans une unité d'esprit. Il ramasse pour les rassembler des groupes aussi conflictuels que le polythéisme et le monothéisme, des confessions aussi conflictuelles que le christianisme, l'islam et le bouddhisme au sujet duquel il convient de dire quelques mots pour mieux apprécier le radicalisme de son rejet de toutes religions qui revendiquent un dieu en dehors de l'homme.

Le bouddhisme est généralement compris comme une religion sans Dieu, tout au moins comme une religion dont le fondateur ne se déclare pas envoyé, interprète ou émanation du divin. Ce qu'apporte de neuf Siddhârta,

nom historique du Bouddha, c'est l'éveil. Et ceux qui croient en autre chose sont des athées, car Dieu n'est pas aussi dans le monde, il n'est précisément en aucun autre lieu que là. Swami Vivekananda, qui fit connaître la pensée hindoue en Occident, dit un jour : « *De même que certaines religions dans le monde nomment athée l'homme qui ne croit pas à un Dieu existant en dehors de sa personne, nous disons quant à nous qu'est athée l'homme qui ne croit pas en lui-même. De ne pas croire à la splendeur de sa propre âme, voilà ce que nous nommons athéisme* »³⁰. S'il montre la voie, c'est en tant qu'homme, simplement homme, ayant médité sur la vie, la souffrance et la mort. Ce qui lui permet d'indiquer des formules de méditations et de vie, et surtout un enseignement critique envers les religions révélées, « *source de tous les troubles du monde, depuis les conflits personnels jusqu'aux guerres entre nations. En bref, on peut faire remonter à cette vue fausse tout ce qui est mal dans le monde* »³¹, dit Rahula, un moine bouddhiste. Celui-ci relève deux idées psychologiquement enracinées dans l'individu : la protection de soi pour laquelle il a créé Dieu duquel il dépend pour sa sécurité et la conservation de soi pour quoi il a conçu l'idée d'une âme immortelle qui vivra éternellement.

Le but de l'enseignement du Bouddha est de détruire le comportement irrationnel en rendant l'homme éclairé. Selon lui, « *les idées de Dieu et d'âme sont fausses et vides* »³². Elles ne sont que des projections mentales subtiles enrobées dans une phraséologie métaphysique compliquée. Ainsi, la voie découverte par Bouddha est le sentier du salut. Il part de la croyance encore obscure que toute existence est souffrance et qu'il importe de se délivrer de la souffrance. Une fois prise la résolution d'une vie droite en paroles et en actes, il s'enfonce par degrés dans la méditation. Cette approche des bouddhistes rencontre la méditation philosophique sur la foi. Cette méditation tend et tient à purifier le contenu de la croyance, à en mesurer les insuffisances, à former de Dieu une idée plus raffinée et plus profonde pour qu'il ne soit plus celui dont parle tout le monde et que personne ne cherche à connaître réellement.

L'hostilité du bouddhisme à l'égard des autres religions qui posent Dieu en dehors de l'homme prouve que l'œcuménisme n'en est pas un véritable. Car il veut mêler des genres religieux que Dieu a démêlés et a toujours voulu distincts. L'hymne de la radicalité de cette distinction est consigné dans le Coran. « *A chacun de vous Nous avons assigné une législation et un plan à suivre. Si Allah avait voulu, certes Il aurait fait de vous tous une seule communauté. Mais Il veut vous éprouver en ce qu'Il vous donne. Concurrencez donc dans les bonnes œuvres* »³³. Dieu montre par là que le pluralisme religieux est de son fait. Sauf exception, c'est de Lui seul que l'unicité se justifie et Il est le seul Être Unique à pouvoir assumer l'unicité dans toute sa rigueur. Car Il le seul à avoir tous les attributs de son être en Lui. Il a son commencement et sa fin en Lui-même. Il n'a besoin de rien à l'extérieur de son être pour être ce qu'il est. Il n'a besoin d'aucun miroir pour se corriger afin d'incarner la perfection qu'il est déjà. Seuls les hommes ont besoin de cela. C'est pourquoi seuls eux sont au pluriel. En dehors de Dieu, tout est bien qui est au pluriel et d'un pluriel d'émulation. Il autorise ainsi la pluralité des religions avec, en toile de fond, une idée de compétition de perfectionnement. Il faut alors se battre à se montrer meilleur que de chercher à s'aco-

quiner avec d'autres qui n'ont peut-être pas cette prétention. Les croyants qui gauchissent la pureté spirituelle de leur religion en la rapprochant de ce qu'elle n'est pas peuvent-ils être dits des croyants sincères ? Ne créent-ils pas une foi qui n'a foi en rien ? Ne s'agit-il pas là d'un déviationnisme qui installe le pourrissement de la foi vraie ?

B. Le syncrétisme religieux, un pourrissement de la foi

Le faux de ou dans l'œcuménisme ne tient pas tant au voisinage de compromission des religions qu'à la cohabitation compromettante des différentes pratiques religieuses dans le même individu. Celui-ci pratique indifféremment le christianisme, l'islam, le bouddhisme, etc. avec une ferveur égale. Le profil de croyant qui procède de la sorte est frappé par le coran du qualificatif blasphématoire, et partant condamnable, d'associateur : « *Parmi les hommes, il en est qui prennent, en dehors d'Allah des égaux à Lui, en les aimant comme on aime Allah* »³⁴. Les associateurs sont ainsi des individus qui se créent une foi religieuse mixte à partir de fois religieuses exclusives. Il s'agit d'un hybridisme religieux qui se reconnaît dans toute religion et dans lequel aucune religion ne se reconnaît en tant que telle. Il est de toutes les religions sans qu'aucune d'elles ne soit en lui. Cette pratique du mixage religieux se lisait et se disait à demi-mots dans les postulats politico-philosophiques de Kwame Nkrumah qui faisait le constat d'un pluralisme culturel avec quoi il faut pouvoir composer désormais dans le paysage africain.

Fidèle à son idée d'unité de l'Afrique, Nkrumah la pose comme l'effet de la personnalité africaine dont l'être repose sur les trois dimensions culturelles qui se partagent la vie du continent dans une dynamique. Cet auteur montre, en des termes adéquats, dans quoi se ressource cette cohabitation confligène : « *Les trois fractions de la société africaine que j'ai distinguées au chapitre précédent (traditionaliste, occidentale et musulmane) coexistent difficilement : les principes dont elles se réclament sont souvent en contradiction* »³⁵. Si ce constat de Nkrumah peine à se traduire en réalité dans les domaines escomptés, à savoir la culture et la politique, il l'est largement déjà au plan religieux. En effet, dans le mépris des contradictions principielles à la limite insurmontables relevées par Nkrumah, ou dans un effort innovant de fléchissement des contraires pour les faire converger, les Africains ont réussi à tirer les divers bouts des différentes religions pour les mettre bout à bout. On a ici un islam au relent africain ; là un christianisme aux accents africains ; ici et là un animisme africain à la coloration islamo-chrétienne ; ailleurs un animisme, un islam ou un christianisme saupoudré de bouddhisme. Le paradoxe ici est la conciliation réussie entre des religions comme l'animisme, l'islam, le christianisme qui se réclament d'un Dieu et le bouddhisme qui ne se reconnaît dans aucun Dieu.

Cette situation installe une atmosphère culturelle des plus insolites. Le même individu, souvent garant de la tradition dont il supervise l'exécution des rites cérémoniels ancestraux, est bien souvent aussi soit le muezzin, soit l'imam de la mosquée. Il n'est pas aussi rare de voir le même homme assurer cumulativement les fonctions de prêtre traditionnel et de prêtre d'église. Le musulman ou le chrétien à la foi sincère peut être le meilleur des bouddhistes. De même, personne ne trouve scandaleux que le pasteur du temple soit le

maître de cérémonie d'une manifestation religieuse animiste. La fin du culte d'une religion donnée constitue, pour la même personne, le début d'une autre. On passe d'un culte à un autre sans restriction, sans interdit mais à travers des passerelles instituées par les pratiques de mixage. Cette flexibilité des genres religieux conduit à converger vers une revigoration de l'animisme traditionnel. Les chrétiens le renforcent en remplaçant les éléments de recueillement spirituel par des instruments d'animation musicale et autres pratiques animistes : « *Des chrétiens et des hommes de Dieu dissimulent leur pratique de gri-gri et magie en évitant d'aller voir les marabouts, les devins, les guérisseurs ou ngangas le jour. Ils préfèrent se rendre chez nous la nuit et acceptent toutes sortes de rites pour leur survie* »³⁶. Les rites auxquels fait référence ce texte sont essentiellement ceux de l'animisme et qui avoisinent la sorcellerie ou la magie. Les musulmans consolident ces pratiques animistes en convertissant les versets coraniques en amulettes ou autres « nansi dji » auxquels on accorde des pouvoirs insoupçonnés. Ce qui donne tout son sens à cette boutade caustique selon laquelle en Afrique il y a cinquante pour cent de chrétiens, cinquante pour cent de musulmans et cent pour cent d'animistes.

Dans un tel espace cultuel, l'identité des exécutants n'est pas catégorisée de façon fixe. Chacun devient un personnage scénique qui tient un rôle selon son profil, selon le profil du rôle à jouer et selon la spécificité de la scène de la représentation. La foi devient mouvante, faiblement robuste et fortement instable. Elle est fort mobile parce qu'elle manque de forts mobiles de stabilité. Elle vacille d'une croyance religieuse à une autre sans une véritable consistance spirituelle³⁷. Tout se fait au gré de nos attentes, de nos espoirs ou désespoirs. Dieu qui est celui qu'on loue pour sa miséricorde à l'égard des hommes devient une sorte de chef d'entreprise de bonheur à qui on adresse des doléances dont la satisfaction ou la non satisfaction déterminera la qualité, le contenu et l'orientation de notre foi. Cela se voit et se vit au quotidien dans les différents espaces de cultes des religions, surtout révélées, où on élève toujours une forte voix suppliante pour amener Dieu à se pencher sur son sort d'individu demandeur de grâce. Des doléances insistantes non satisfaites peuvent être souvent des motifs de remise en cause de la puissance de Dieu dont on déserte la maison pour un autre ailleurs jugé prometteur. Ce militantisme religieux s'observe également dans les religions animistes.

Dans leur conception, Dieu est le Père bienveillant qui pourvoit aux besoins de tous et de chacun. Il est celui à qui on s'adresse quand on est dans le besoin. Il a toujours donné et il donnera toujours. Il donne toujours et a toujours de quoi donner, car il est celui qui donne sans s'appauvrir. Il est l'Autosuffisant par excellence qui tend toujours la main pour donner sans jamais éprouver le moindre besoin de recevoir en retour quoi que ce soit de qui que ce soit. Ainsi, des processions sont quelquefois organisées en temps de sécheresse pour demander à Dieu qu'il fasse tomber la pluie ; des rituels sont régulièrement effectués pour lui demander de rendre la récolte abondante en fertilisant le sol ; aussi un cérémonial est-il fait de temps à autre pour rendre aux entrailles des femmes leur fécondité pour la perpétuation de la lignée ou de la communauté. Tous les soucis des hommes, de quelque

nature qu'ils soient, sont des motifs de s'adresser à Dieu qui analyse tout avec bienveillance. Il devient ainsi difficile de savoir qui a la foi et quelle foi.

CONCLUSION

En Afrique, la pratique religieuse mêle, et souvent fâcheusement, des données des religions monothéistes révélées et des religions sans Dieu à des données des religions animistes polythéistes. Ce mélange donne un syncrétisme religieux dont l'esprit est essentiellement plus proche de celui de l'animisme ambiant que de celui des religions révélées ou du bouddhisme. Les religions révélées dites abrahamiques instituent des rapports trop formels entre les hommes et leur Dieu, lesquels ont toujours vécu dans un voisinage fait de grande proximité en Afrique. La formalité de ces rapports hommes-Dieu est à l'image de la rigidité de ceux qui séparent les colons religieux venus d'Orient ou d'Occident de leurs hôtes africains qu'ils tiennent en piètre estime. Ces colons sont occupés par l'organisation économique du royaume de Dieu. Cette préoccupation majeure qui prime sur tout commande toutes les autres considérations, spirituelle y comprise. Est-là la destination finale de la foi ardente dont le Christ Jésus et le prophète Muhammad sont des porteurs douloureux ? Est-là le sens profond et véritable de l'intégrisme catholique, du fondamental protestant ou de ce qu'on appelle aujourd'hui en Occident islamisme ? En posant ces questions, nous ne militons guère en faveur de l'exclusivisme religieux dont les certitudes, facteurs de toutes les calamités, sont dénoncées par François Jacob qui dit : « *Rien n'est aussi dangereux que la certitude d'avoir raison. Rien ne cause autant de destruction que l'obsession d'une vérité considérée comme absolue. Tous les crimes de l'histoire sont des conséquences de quelque fanatisme. Tous les massacres ont été accomplis par vertu, au nom de la religion vraie* »³⁸. Notre propos vise à interpeller le syncrétisme religieux qui pousse la foi dans tous les sens pour finalement l'installer dans l'instabilité et l'affaiblir en la rendant inauthentique. Cette instabilité de la foi devenue inauthentique se retrouve dans l'espace politique africain sous les traits d'une transhumance, d'un nomadisme qui tue toute conviction et conduit à ne faire confiance à personne. C'est le règne du soupçon permanent et généralisé des uns à l'égard des autres mettant l'Afrique en situation de ne pouvoir produire de nouveaux grands hommes que l'histoire pourrait s'honorer de retenir dans ses belles pages.

REFERENCES

1. Le SAINT CORAN et la traduction en langue du sens de ses versets, Sourate 4, An-Nisa (les femmes), verset 48.
2. KANT (Emmanuel).- *La religion dans les limites de la simple raison* (Paris, Vrin, 1972), trad. J. Gibelin, p. 75.
3. ROUSSEAU (Jean-Jacques).- *L'Emile IV* (Paris, Gallimard, 1969), p. 605.
4. KANT (Emmanuel).- *La religion dans les limites de la simple raison* (Paris, Vrin, 1972), trad. J. Gibelin, p. 76.
5. LE SAINT CORAN et la traduction en langue française du sens de ses versets, Sourate 2, Al-Baqarah (la vache), verset 191.

6. LE SAINT CORAN et la traduction en langue française du sens de ses versets, Sourate 2, Al-Baqarah (la vache), verset 96, note 1.
7. Le peuple akan est un grand groupe ethnique qui couvre le Centre, le Sud et l'Est de la Côte d'Ivoire.
8. BOA (Thiémélé Ramsès).- *La sorcellerie n'existe pas* (Abidjan, Les Editions du CERAP, 2010), p.28
9. BOA (Thiémélé Ramsès).- *La sorcellerie n'existe pas* (Abidjan, Les Editions du CERAP, 2010), p.30
10. LE SAINT CORAN et la traduction en langue française du sens de ses versets, Sourate 7, Al-A'râf, verset 87.
11. C'est un peuple minoritaire que l'on rencontre au Nord-Est de la Côte d'Ivoire.
12. GRAVRAND (Pierre Henri) « Les religions africaines traditionnelles, source de civilisation spirituelle » Communication in *Colloque de Cotonou 1970*, Paris, Présence Africaine, 1972.
13. Les Bakongo sont un peuple qui vit dans le Bukavu au Sud-Kivu en R.D.C.
14. Mulago (Vincent) « La religion traditionnelle, élément central de la culture bantu » Communication in *Colloque de Cotonou 1970*, Paris, Présence Africaine, 1972.
15. LA BIBLE Segond, Deutéronome, chapitre 34, verset 4.
16. LA BIBLE Segond, Mathieu, chapitre 2, verset 13
17. BALDE (Mamadou Alpha).- *Comment la Relecture de l'Histoire de l'Afrique peut-elle favoriser la création des Etats-Unis d'Afrique ?* (Abidjan, imprimerie Nusrat Jehan, 2008), p. 30
18. BALDE (Mamadou Alpha).- *Comment la Relecture de l'Histoire de l'Afrique peut-elle favoriser la création des Etats-Unis d'Afrique ?* (Abidjan, imprimerie Nusrat Jehan, 2008), p. 59
19. LE SAINT CORAN et la traduction en langue française du sens de ses versets, Sourate 2, Al-Baqarah (la vache), verset 89, note 1.
20. LE SAINT CORAN et la traduction en langue française du sens de ses versets, Sourate 5, Al-Ma'idah (la table servie), verset 48.
21. LE SAINT CORAN et la traduction en langue française du sens de ses versets, Sourate 3, Al-Imran (la famille d'Imran), verset 110.
22. LE SAINT CORAN et la traduction en langue française du sens de ses versets, Sourate 5, Al-Ma'idah (la table servie), verset 110.
23. BALDE (Mamadou Alpha).- *Comment la Relecture de l'Histoire de l'Afrique peut-elle favoriser la création des Etats-Unis d'Afrique ?* (Abidjan, imprimerie Nusrat Jehan, 2008), p. 67
24. BALDE (Mamadou Alpha).- *Comment la Relecture de l'Histoire de l'Afrique peut-elle favoriser la création des Etats-Unis d'Afrique ?* (Abidjan, imprimerie Nusrat Jehan, 2008), p.61-62
25. On peut se référer aux cas de l'Algérie où prospère le salafisme qui prône un islam originel et radical ; de l'Egypte qui est le siège des frères musulmans auxquels échoit aujourd'hui le pouvoir d'Etat.
26. PLATON.- *La République/VII* (Paris, G-F, 1966), traduction Robert Baccou.
27. ÉLA (Jean-Marc).- *Le cri de l'homme africain, questions aux Chrétiens et aux églises d'Afrique* (Paris, L'Harmattan, 1980), p.30.
28. ÉLA (Jean-Marc).- *Le cri de l'homme africain, questions aux Chrétiens et aux églises d'Afrique* (Paris, L'Harmattan, 1980).
29. KANE (Cheikh Hamidou).- *L'Aventure ambiguë* (Paris, coll. 10/18, 1973), pp.55-58.
30. RAHULA (Walpula).- *L'Enseignement du Bouddha* (Paris, Seuil, 1961), trad. de l'auteur, p. 77.
31. RAHULA (Walpula).- *L'Enseignement du Bouddha* (Paris, Seuil, 1961), trad. de l'auteur, p. 77.
32. RAHULA (Walpula).- *L'Enseignement du Bouddha* (Paris, Seuil, 1961), trad. de l'auteur, p. 77.
33. LE SAINT CORAN et la traduction en langue française du sens de ses versets, Sourate 5, Al-Ma'idah (la table servie), verset 48.
34. LE SAINT CORAN et la traduction en langue française du sens de ses versets, Sourate 2, Al-Baqarah (la vache), verset 165.
35. NKRUMAH (Kwame).- *Le consciencisme, philosophie et idéologie pour la décolonisation et le développement de l'Afrique*, traduction de Starr et Mathieux Howlett (Paris, Présence Africaine, 1978), 97.

36. MAWOUTON (Juste-Amour).- Les nuisances du gri-gri, de la magie : Obstacles au développement de l'Afrique Noire (Cotonou, Les Editions Graphic Express, 2005), p.89.
37. HEGBA (Meinrad).- Sorcellerie et prière de délivrance (Abidjan, Inades, 1982).
38. JACOB (François).- *Le Jeu des possibles : essai sur la diversité du vivant* (Paris, Fayard, 1981), p. 12.

BIBLIOGRAPHIE

- AUGÉ (Marc).- *Le Dieu objet* (Paris, Flammarion, 1988).
- BALDE (Mamadou Alpha).- *Comment la Relecture de l'Histoire de l'Afrique peut-elle favoriser la création des Etats-Unis d'Afrique ?* (Abidjan, imprimerie Nusrat Jehan, 2008).
- BOA (Thiémiélé Ramsès).- *La sorcellerie n'existe pas* (Abidjan, Les Editions du CERAP, 2010).
- BOUVERESSE (Jacques).- *Peut-on ne pas croire ?, Sur la vérité, la croyance et la foi* (Paris, Agone, 2007).
- DIA (Mamadou).- *Essai sur l'islam*, (Abidjan, NEI, 1978).
- DERIDA (Jacques).- *Foi et savoir* (Paris, Seuil, 2001).
- ÉLA (Jean-Marc).- *Le cri de l'homme africain, questions aux Chrétiens et aux églises d'Afrique* (Paris, L'Harmattan, 1980).
- GAARDER (Jostein).- *Le Monde de Sophie, Roman sur l'histoire de la philosophie*, traduit et adapté du Norvégien par Héléne Hervieu et Martine Laffon, (Paris, Seuil, 1995).
- GAUCHET (Marcel).- *Un monde désenchanté ?* (Paris, Agora, 2007).
- GISEL (Pierre).- *Qu'est-ce qu'une religion ?* (Paris, Vrin, 2007).
- GRAVRAND (Pierre Henri) « Les religions africaines traditionnelles, source de civilisation spirituelle » Communication in *Colloque de Cotonou 1970*, Paris, Présence Africaine, 1972.
- HEGBA (Meinrad).- *Sorcellerie et prière de délivrance* (Abidjan, Inades, 1982).
- JACOB (François).- *Le Jeu des possibles : essai sur la diversité du vivant* (Paris, Fayard, 1981).
- KANE (Cheikh Hamidou).- *L'Aventure ambiguë* (Paris, 10/18, 1973).
- KANT (Emmanuel).- *La religion dans les limites de la simple raison* (Paris, Vrin, 1972), trad. J. Gibelin.
- LA BIBLE Segond.
- LE SAINT CORAN et la traduction en langue française de ses versets.
- MALHERBE (Michel).- *Les religions de l'humanité* (Paris, Criterion, 2004).
- MAWOUTON (Juste-Amour).- *Les nuisances du gri-gri, de la magie : Obstacles au Développement de l'Afrique Noire* (Cotonou, Les Editions Graphic Express, 2005).
- MULAGO (Vincent) « La religion traditionnelle, élément central de la culture bantu » Communication in *Colloque de Cotonou 1970*, Paris, Présence Africaine, 1972.
- NKRUMAH (Kwame).- *Le consciencisme* (Paris, Présence Africaine, 1978), traduction de Starr et Mathieux Howlett.
- PLATON.- *La République/VII* (Paris, G-F, 1966), traduction Robert Baccou.
- QUENUM (Alphonse).- *Les Eglises chrétiennes et la traite atlantique : du XV au XIXe siècle* (Paris, Karthala, 1993).
- RAHULA (Walpola).- *L'Enseignement du Bouddha* (Paris, Seuil, 1961), trad. de l'auteur.
- ROUSSEAU (Jean-Jacques).- *L'Emile IV* (Paris, Gallimard, 1969).